

Pages de Journal
Éditions
Charlot
1944

Critique des Pages de Journal
(39-42) A

par Ch. Eube. Poésie n° 24
avril - mai 45

Ch. Eube

"Poésie 45"
N° 24
avril Mai 45

Pages d'introspection

« Pages de Journal » d'André Gide, imprimées à Alger vers la fin de l'année dernière, viennent de parvenir en France. Nous sommes habitués de longue date à ce que rien de ce qui vient d'André Gide ne soit indifférent, et plus qu'aucun autre livre, ce Journal, qui nous mène de septembre 1939 jusqu'au début de l'année 1942, permet aux passions antagonistes de s'affronter autour de lui. Nous avons déjà vu certains reprocher à André Gide de s'être mis à perfectionner son allemand après la défaite ; d'autres le louent au contraire d'avoir « compris » dès les premiers mois de 1941, après la lecture d'un livre de Chardonne.

Les uns comme les autres simplifient la question à l'excès. Ils ne tiennent pas compte de deux faits essentiels : le premier c'est que la défaite s'abat sur un Gide qui est tout de même septuagénaire ; le second, c'est que, dans l'âme de Gide, la dispute se poursuit encore, moins âpre, mais encore primordiale, entre l'Immoraliste et la Porte Étroite. On pourrait répondre que cette dispute est de peu de signification au regard de nos souffrances, et la remarque serait, en effet, pertinente, s'il s'agissait d'une de ces fautes graves dont certains autres écrivains de sa génération se sont rendus coupables. Mais ici il ne s'agit que d'une attitude intellectuelle et Gide n'a fait que transposer en débat de conscience ce que de plus jeunes ont vécu dans l'action.

Le début de la guerre le trouve en tête-à-tête avec les Conversations entre Goethe et Eckermann ; n'est-ce pas Gide, le septuagénaire, qui se porte instinctivement vers ces dialogues où un autre vieillard, qui fut lui aussi Prométhée le révolté à ses débuts, sculpte pour la postérité sa statue de sage. Gide lui aussi éprouvait le très intense besoin de s'exprimer sur toutes choses ; plus encore que son Journal, ses Interviews Imaginaires portent témoignage de cette poussée irrésistible.

C'est ce sage qui se rencontre, au jour de l'armistice, avec Pétain vilipendant « l'esprit de jouissance » ; Gide au moins est sincère, de son côté, cette rencontre se fait sous le signe de la « porte étroite. »

Que plus tard, il se tourne de plus en plus résolument contre Vichy, le Journal nous montre avec une belle franchise qu'il n'y a pas là à proprement parler d'élan patriotique. « Je sens un moi d'illimitées possibilités d'acceptation ; elles n'engagent nullement l'être même. Le risque est beaucoup plus grand pour la pensée de se laisser dominer par la haine », nous dit-il en septembre 1940. « Je demeure sans opinion devant les événements », dit-il encore en janvier 1942. S'il affirme néanmoins que l'avenir, quel qu'il soit, ne sera sûrement pas la « révolution nationale », s'il expose avec clairvoyance les fourberies d'Hitler, c'est moins une pensée politique qu'un sentiment d'ordre esthétique qui se révolte contre le faux et l'inélégance.

Car l'être qui n'est pas engagé, le « moi » gidien poursuit pendant ce temps sont débat avec lui-même. Dès le début de son Journal, Gide parle de son besoin de s'affirmer par ce qui le sépare des autres : « dès que je ne diffère pas, je me tais. » Ailleurs, il affirme au contraire qu'il éprouve le besoin de se fuir lui-même, mais cette

contradiction même ne fait que souligner que c'est le moi qui est le centre et le gage d'unité de tout le Journal, et que les refus successifs viennent eux-mêmes de l'artiste à l'âme complexe que Gide a toujours été.